CRITIQUE, festival. BIARRITZ, 36e festival « Le Temps d'aimer la Danse » (Gare du Midi), le 10 septembre 2026. « Summerland » par Benjamin MILLEPIED

C'était un événement à plus d'un titre. Pour sa 36ème édition – et la 26ème et dernière édition sous la direction artistique de Thierry Malandain -, le festival *Le Temps d'aimer la danse* a frappé un grand coup en confiant sa soirée d'ouverture à l'un des chorégraphes français les plus en vue de la planète, Benjamin Millepied, ancien danseur étoile du *New York City Ballet*, directeur de la danse à l'Opéra national de Paris de 2014 à 2016, et dont le nom reste associé au film *Black Swan* de Darren Aronofsky. Ce jeudi 10 septembre, à la Gare du Midi de Biarritz, il a présenté – en avant-première mondiale – sa nouvelle création : *Summerland*. Un ballet *pop* d'une heure dix, porté par la voix et la présence magnétique de la chanteuse November Ultra, et qui s'installera aux *Folies Bergère* (Paris) du 24 au 29 novembre prochain.

Il faut d'abord parler d'elle. **November Ultra**, de son vrai nom Mélanie Pereira, née à Boulogne-Billancourt d'un père

portugais et d’une mère espagnole, est une autrice-compositrice-interprète française qui s’est fait connaître avec son premier vinyle *Honey Please Be Soft & Tender* en 2021, avant de sortir son premier album *Bedroom Walls* en 2022. Sacrée révélation féminine aux *Victoires de la musique en 2023*, celle que ses proches surnomment *Nova* incarne une *pop* de chambre délicate, une « *bedroom pop* » faite de fragilité et de sincérité, dont la voix est parfois comparée à celle d’Adele. C’est précisément cette délicatesse qui a conquis **Benjamin Millepied**, qui confie être « t*ombé amoureux de sa musique, séduit par sa finesse et sa délicatesse* », au point de concevoir tout un ballet autour d’elle.

Sur scène, **November Ultra** n’est pas une simple invitée. Elle est le cœur battant du spectacle. Tour à tour derrière son piano, à la guitare ou seule avec son micro, elle chante en anglais ou en espagnol, sa voix enveloppante et parfois nostalgique guidant les neuf danseurs qui l’entourent. Ces derniers, vêtus de tenues pastel, évoluent dans un décor onirique fait de voilages translucides et légers, dans une lumière d’une grande douceur signée **Lucy Carter**. La scène de la Gare du Midi se mue en un espace hors du temps, comme une bulle de savon acidulée où les corps semblent en apesanteur.



Les tableaux s’enchaînent – duos, ensembles, solos – dans une succession de portés et d’enlacements d’une grande délicatesse, comme autant de promesses amoureuses. Benjamin Millepied explore ici une veine tendre et lumineuse, directement inspirée par la ville californienne de *Summerland*, au nord de Los Angeles, où il a vécu. « *J’y passais très souvent en voiture et je me disais : quel beau nom pour un ballet* », raconte-t-il. Ce titre est aussi un clin d’œil à son mentor Jerome Robbins, qui avait créé en 1972 un ballet intitulé *Watermill*, du nom d’une petite ville où il aimait passer. Une filiation revendiquée, entre héritage et modernité.

Le public biarrot, venu nombreux pour cette première représentation – en présence de la ministre de la Culture Catherine Pégard –, a longuement applaudi cette création qui fusionne la musique live et la gestuelle des danseurs. *Summerland* n’est pas un ballet au sens classique du terme, mais un concert chorégraphié, une expérience

sensorielle où la voix de November Ultra et les corps des interprètes dialoguent dans une même respiration. Le résultat est à la hauteur de l'ambition : une œuvre généreuse, solaire, qui laisse le spectateur avec un sentiment de plénitude rare.

Après **Jeff Buckley** (« *Grace* ») à Boulogne-Billancourt en 2024 et **Barbara** (« *Du bout des lèvres* ») en avril dernier à Montpellier, **Benjamin Millepied** poursuit avec **November Ultra** son exploration des répertoires musicaux qui le touchent, sans jamais se répéter. *Summerland* est une vraie réussite : un moment suspendu, une invitation à la douceur dans un monde qui en manque cruellement. Nul doute que le public parisien des *Folies Bergère* lui réservera le même accueil triomphal en novembre prochain.



CRITIQUE, festival. BIARRITZ, 36e festival « Le Temps d'aimer la Danse » (Gare du Midi), le 10 septembre 2026. « Summerland » par Benjamin MILLEPIED. Crédit photographique (c) Stéphane Bellocq

CRITIQUE, danse. MONTPELLIER, Opéra Comédie, le 23 avril 2026. « Barbara, du bout des lèvres » par Benjamin MILLEPIED

À Montpellier, l'Opéra Comédie a vécu l'un de ces moments suspendus dont le monde de la danse a le secret. La création mondiale de *Barbara, du bout des lèvres* de Benjamin Millepied s'est avérée comme une *renaissance*. Loin de l'image figée de la dame en noir, le célèbre chorégraphe français a offert à Barbara une seconde vie, à la fois solaire, virevoltante et profondément humaine.

Benjamin Millepied, qui mûrissait ce projet depuis plus de dix ans, a expliqué vouloir « *mettre beaucoup de joie dans cette pièce qui montre le bonheur de vivre, de s'aimer* ». Et cette joie, elle éclate à chaque instant du spectacle. Loin de la mélancolie souvent associée à Barbara, le chorégraphe a choisi de célébrer la passion de vivre qui animait l'artiste, cette « *passionnée de la vie* » dont il a su capter l'essence la plus lumineuse. Et la grande réussite de ce spectacle tient à la manière dont Millepied a transformé les chansons de Barbara en matière chorégraphique. Il ne s'agit jamais d'illustration littérale, mais d'une véritable trans-substantiation : les

mots et les mélodies deviennent le souffle même du mouvement. La valse, structure musicale omniprésente dans le répertoire de Barbara, devient le fil conducteur d'une fresque chorégraphique où les corps tournoient, se croisent et se cherchent avec une grâce infinie.

Vingt-quatre tableaux s'enchaînent ainsi comme les mouvements d'une symphonie amoureuse. Des classiques comme *Göttingen*, *Gare de Lyon* ou *Parce que je t'aime* voisinent avec des titres moins connus, chacun trouvant sa propre couleur dansée. Les pas de deux succèdent aux solos, les ensembles aux duos masculins, dans une variété de tons qui maintient l'attention et l'émotion en éveil constant. On passe de la tendresse à l'ivresse, de la nostalgie à la célébration, avec une fluidité qui n'exclut jamais la profondeur. La troupe réunie par Millepied est tout simplement magistrale : neuf danseurs et danseuses, portés par une énergie communicative, donnent corps à cette vision avec une générosité et une précision remarquables. Leurs mouvements, d'une légèreté surnaturelle, semblent parfois parler plus éloquemment que les paroles elles-mêmes.

Mais il est un moment qui restera gravé dans toutes les mémoires : l'apparition de **Florence Clerc**, danseuse étoile de 75 ans, qui n'était pas remontée sur scène depuis trente ans. Dans une robe longue grenat, légère et vaporeuse, elle incarne *La Solitude* avec une délicatesse bouleversante. Chaque geste, chaque regard porte le poids d'une vie entière dédiée à la danse. À ses côtés, les autres interprètes brillent d'un éclat tout aussi vif. **Emma Spinosi** dans *Une petite cantate*, **Izabela Szylinska** dans *Je ne sais pas dire*, **David Freeland** et **Tom Guilbaud** dans des duos d'une espièglerie réjouissante : chaque danseur apporte sa pierre à cet édifice chorégraphique avec une conviction et un talent qui forcent l'admiration.



La scénographie de **Margaux Maeght** et les lumières de **Lucy Carter** participent pleinement de la magie de l'instant. Un espace épuré, bordé de hauts voilages blancs derrière lesquels les danseurs apparaissent et disparaissent, crée un écrin immaculé où les corps semblent flotter dans une atmosphère suspendue. Les costumes de **Gauchère**, légers et colorés, tranchent délibérément avec l'image de la dame en noir, insufflant une énergie lumineuse et printanière à l'ensemble. C'est un travail d'une cohérence et d'une beauté plastique qui rehausse encore l'émotion du propos.

Ce qui frappe dans *Barbara, du bout des lèvres*, c'est la manière dont Millepied évite tous les pièges du *biopic* dansé. Pas de reconstitution, pas de narration linéaire, pas de *pathos*. Il s'agit plutôt d'une évocation poétique, d'une traversée de l'univers de Barbara par le prisme du mouvement. Les chansons ne racontent pas une vie ; elles deviennent des états d'âme, des climats émotionnels que les corps traduisent avec une justesse saisissante. Le chorégraphe a expliqué que Barbara « *avait cette capacité à offrir une part de sa*

vulnérabilité à travers ses chansons, ses émotions. Elle n'était pourtant jamais mélodramatique ». Cette parole résume parfaitement l'esprit du spectacle : une œuvre qui touche à l'intime sans jamais sombrer dans le sentimentalisme, qui célèbre la vie dans ce qu'elle a de plus vibrant et de plus fragile.

Barbara, du bout des lèvres s'avère être un hommage qui transcende son sujet pour devenir une œuvre autonome, universelle. Millepied y fait jaillir une humanité à fleur de peau, fidèle à l'intensité de celle qui fut l'une des voix les plus bouleversantes du XXe siècle. En choisissant la joie plutôt que la mélancolie, la lumière plutôt que l'ombre, le chorégraphe nous offre un cadeau inestimable : une Barbara solaire, vivante, dansante. Et le public de l'**Opéra Comédi**e, debout, bouleversé, a compris qu'il venait d'assister à la naissance d'un chef-d'œuvre.

CRITIQUE, danse. MONTPELLIER, Opéra Comédie, le 23 avril 2026. « Barbara, du bout des lèvres » par Benjamin MILLEPIED. Crédit photographique © Maria-Helena Buckley

CRITIQUE, danse. NICE, Théâtre de l’Opéra (du 17 au 31 décembre 2025). TCHAÏKOVSKI : « Casse-Noisette ». Orchestre Philharmonique de Nice, Ballet de l’Opéra Nice Côte d’Azur, Benjamin MILLEPIED (chorégraphie)

À l’Opéra Nice Côte d’Azur, le ballet féerique imaginé par Benjamin Millepied connaît un vif succès auprès du public, offrant une relecture éclatante du chef-d’œuvre intemporel qu’est *Casse-Noisette* de Piotr Ilitch Tchaïkovsky. Cet événement marque le grand retour de l’œuvre sur cette scène après de longues années, dans une version qui associe la tradition du ballet à une vision audacieuse et résolument contemporaine.

En effet, pour ce « *Casse-Noisette* », **Benjamin Millepied** revisite sa propre création, présentée pour la première fois il y a deux décennies au Grand-Théâtre de Genève. Fort de son parcours et d’un langage chorégraphique affirmé, il propose une interprétation qui transcende le simple conte de fées. Sa chorégraphie, tout en respectant le vocabulaire académique,

s’en affranchit avec une liberté imaginative remarquable, mettant particulièrement l’accent sur la musicalité et le rythme de la partition de Tchaïkovski.

L’univers visuel, confié au célèbre peintre **Paul Cox**, joue un rôle central dans cette réinvention. Ses décors et costumes, empreints de poésie et d’une fantaisie qui rappelle l’innocence de l’enfance, plongent le spectateur dans un rêve éveillé, à la fois magique et graphique. La mise en lumière de **Lucy Carter** achève de sculpter cet onirisme, faisant de chaque tableau une peinture vivante.



Le spectacle est porté par la prestation en « *live*” de l’**Orchestre Philharmonique de Nice**, dirigé par **Daniel Gil**, qui rend avec *brio* toute la richesse et la puissance évocatrice de la musique de Tchaïkovski. Le **Ballet de l’Opéra Nice Côte**

d’Azur (accompagné à certains moments par les voix du Chœur d’enfants) est au cœur du succès de cette production, incarnant avec fraîcheur et virtuosité la vision renouvelée de **Benjamin Millepied**. La compagnie, composée de 22 danseurs pour ce spectacle, fait preuve d’une jeunesse, d’une souplesse et d’un enthousiasme qui contribuent grandement à la magie de l’ensemble. Composée de talents variés, la troupe fait preuve d’une remarquable virtuosité technique et d’une grande capacité d’adaptation, passant avec aisance du langage académique le plus pur à une gestuelle plus contemporaine et onirique.

Cette création est conçue comme un moment de partage accessible à tous, des plus jeunes spectateurs aux passionnés de danse. D’une durée de deux heures avec entracte, elle captive par son récit intemporel – le rêve de Clara et la transformation du Casse-Noisette en prince – tout en le rendant éminemment actuel. Pour ceux qui souhaitent vivre cette expérience, le spectacle est **à l’affiche de l’Opéra Nice Côte d’Azur jusqu’au 31 décembre 2025**. La programmation est dense, avec des représentations en après-midi et en soirée, y compris les 24 et 25 décembre en fin d’après-midi, offrant ainsi une magnifique idée de sortie pour les fêtes.

A noter qu’après son triomphe niçois, cette production voyagera, et elle sera notamment présentée à Paris, **à La Seine Musicale, du 7 au 11 janvier 2026**, puis à Rabat fin janvier, prouvant ainsi l’envergure et l’attrait de cette création !

CRITIQUE, danse. NICE, Théâtre de l’Opéra (du 17 au 31 décembre 2025). TCHAÏKOVSKI : « Casse-Noisette ». Orchestre Philharmonique de Nice, Ballet de l’Opéra Nice Côte d’Azur,

Benjamin Millepied (chorégraphies). Crédit photographique (c) M. Fanet – Opéra de Nice

---

CRITIQUE, danse. BOULOGNE-BILLANCOURT, La Seine Musicale, le 7 novembre 2024. « GRACE – Jeff Buckley dances » par Benjamin MILLEPIED

Il y a des projets qui semblent impossibles, comme celui de Redonner corps, souffle et mouvement à une voix disparue trop tôt, celle de Jeff Buckley, icône dont l'unique album studio, *Grace*, continue de hanter les mémoires trente ans après sa sortie. Benjamin Millepied a osé ce pari. Et le résultat, présenté à La Seine Musicale, est de ces spectacles qui vous traversent de part en part.

D'emblée, quelque chose se noue. La scène, immense, est barrée d'un écran qui deviendra le miroir d'un voyage intérieur. Un lit, quelques panneaux mobiles, et surtout une guitare tenue par un danseur-musicien à la présence magnétique. Ce

dispositif hybride, à mi-chemin entre le plateau de cinéma et la scène de théâtre, ne cherche jamais à imiter. Il cherche à ressentir. **Benjamin Millepied** ne raconte pas la vie de Jeff Buckley comme on déroulerait une biographie. Il la danse. Il la fait vibrer dans chaque muscle, chaque respiration, chaque élan. Les tableaux s'enchaînent, portés par les titres de l'album culte — *« Grace », « Hallelujah », « Lover, You Should Have Come Over »* — mais aussi par des morceaux posthumes et des extraits de son journal intime, lus sur scène avec une pudeur bouleversante.

La première partie est lumineuse, aérienne, presque insouciante. Les danseurs, vêtus de couleurs claires, semblent porter en eux cette énergie vitale, cette quête d'absolu qui animait Buckley. La chorégraphie, tour à tour enlevée et suspendue, fait la part belle au groupe, à cette communauté de corps qui se cherchent, se frôlent, se répondent. Un cinéaste, caméra à l'épaule, s'immisce parmi eux et projette en direct des images d'une beauté troublante, démultipliant les gestes, créant des contre-champs poétiques qui donnent au spectacle une dimension onirique.

Il y a des performances qui marquent. **Loup Marcault-Derouard**, dans le rôle du double de Buckley, en fait partie. Sa présence est à la fois fragile et incandescente, sa danse d'une fluidité rare. Il ne joue pas Buckley : il l'habite. Son duo avec **Caroline Osmont**, qui incarne Rebecca, la petite amie du chanteur, sur « Calling You », est d'une beauté limpide, suspendue. Et son ultime *solo*, sous les yeux embués de celle qui l'a aimé, est déchirant de vérité. À ses côtés, **Ulysse Zangs**, musicien et danseur, campe un double tout aussi convaincant, guitare en main, composant des transitions rock qui font le lien entre les tableaux. Et l'ensemble de la troupe, d'une complicité évidente, porte ce récit avec une générosité qui ne faiblit jamais.



Après l’entracte, le ton change. Les danseurs reviennent vêtus de noir. L’atmosphère se fait plus lourde, plus grave. C’est la deuxième partie de la vie de Buckley qui se déploie : les tourments, la solitude, la noyade tragique dans le Mississippi en 1997. Les compositions de l’album *Grace* laissent place aux titres posthumes, et la danse se fait plus âpre, plus intérieure. Quelques duos d’une sensualité magnifique viennent illuminer cette séquence, mais la magie opère différemment. Elle n’est plus dans l’envol, mais dans la chute maîtrisée, dans la beauté mélancolique de ce qui se défait.

« *GRACE – Jeff Buckley Dances* » est une œuvre qui refuse les catégories. C’est un peu plus qu’un *biopic* dansé, un peu plus qu’un concert, un peu plus qu’une pièce de théâtre. C’est une expérience sensorielle, une plongée dans l’esprit d’un artiste qui cherchait la grâce partout, même dans la douleur. Millepied, formé au *New York City Ballet* et nourri de *Robbins* et de *Tharp*, signe ici sa création la plus ambitieuse et sans doute la plus personnelle. La danse y respire une liberté

venue des États-Unis, une musicalité d’humeurs et d’atmosphères qui porte la marque de ses maîtres.

La Seine Musicale, avec son plateau vaste et sa sonorisation excellente, offre à ce spectacle l’écrin qu’il méritait. Certes, l’immensité de la salle manque parfois de l’intimité que le sujet appelle. Mais qu’importe : la grâce, elle, est bien là. Elle circule entre les corps, dans les regards, dans cette voix qui continue de nous hanter. Trente ans après, Jeff Buckley danse encore. Et c’est bouleversant…

_____

CRITIQUE, danse. BOULOGNE-BILLANCOURT, La Seine Musicale, le 7 novembre 2024. « Grace, Jeff Buckley dances » par Benjamin MILLEPIED. Crédit photographique (c) Thomas Brémond

---

CRITIQUE, danse. LYON, 76èmes « Nuits de Fourvière » (Grand Amphithéâtre Romain), le 28 juillet 2022. « Roméo &

Juliette Suite » par Benjamin MILLEPIED et la L.A. Dance Project Company

Il y a des soirées qui marquent l'histoire d'un festival. La représentation de *Roméo & Juliette Suite* par Benjamin Millepied et sa *L.A. Dance Project Company,* donnée dans l'écrin du Grand Théâtre Antique de Lyon dans le cadre des 76èmes *Nuits de Fourvière*, fut de celles-là. Une véritable claque artistique !

Rentré en France avec une création mondiale qui a déjà fait sensation à *La Seine Musicale* et Outre-Atlantique, le chorégraphe a relevé un pari risqué : confronter la tragédie shakespearienne sur la musique puissante de *Roméo et Juliette* de **Sergueï Prokofiev** à la rugosité des pierres antiques. Pari réussi, et au-delà : loin d'être écrasée par ce cadre majestueux, la pièce de **Benjamin Millepied** l'a magnifié, créant un dialogue saisissant entre l'architecture bimillénaire et la modernité la plus vibrante.

Car ce *Roméo & Juliette* est tout sauf un ballet classique. Millepied a insufflé une énergie électrique, une fusion époustouflante entre la rigueur du ballet et la liberté du mouvement contemporain. Les seize danseurs du ***L.A. Dance Project***, portés par la partition éternelle de Prokofiev, ne racontent pas une histoire poussiéreuse : ils incarnent des jeunes adultes du monde urbain d'aujourd'hui, révoltés par des normes sociales liberticides qui rendent leur amour impossible.



Ce qui a littéralement scotché le public lyonnais, c'est le dispositif scénique unique imaginé par Benjamin Millepied. Un caméraman en direct, épaule, suit les danseurs sur scène… mais aussi dans les coulisses, dans des recoins insoupçonnés du théâtre antique. Les images sont projetées en temps réel sur un immense écran. On passe de la scène à l'écran, du réel au filmé, dans un vertige théâtral qui plonge le spectateur au cœur même de l'intrigue. On est à la fois spectateur du drame et voyeur privilégié de ses coulisses, une immersion totale dans la « *réalité brutale de toutes nos amours impossibles*« . C'est audacieux, d'une modernité folle, et sublimement maîtrisé.

Autre coup de génie, et non des moindres : la distribution des amants maudits change à chaque représentation. Dans une célébration universelle de l'amour, Millepied a choisi de dépasser les normes de genre, faisant s'aimer indifféremment des couples homme-femme, homme-homme ou femme-femme. Dans le cadre solennel de Fourvière, cette vision résolument moderne a résonné comme un manifeste d'humanité et de liberté.

Au final, Benjamin Millepied a prouvé que *Roméo & Juliette*, ses passions, ses révoltes et son cri d'amour, peut être plus vivant que jamais. Ce spectacle immersif, qui mêle avec un talent rare la danse, le cinéma et le théâtre, restera comme l'un des moments les plus forts des ***Nuits de Fourvière 2022*** . Une sacrée rentrée en France pour le chorégraphe !

CRITIQUE, danse. LYON, 76èmes « Nuits de Fourvière » (Grand Amphithéâtre Romain), le 28 juillet 2022. « Roméo & Juliette Suite » par Benjamin MILLEPIED et la compagnie L.A. Dance Project. Crédit photo (c) Paul Burdrel et Julien Benhamou

---

Compte rendu, danse. Paris. Théâtre des Champs Elysées, le 15 septembre 2016. William Forsythe, Justin Peck, Martha Graham, Benjamin Millepied, chorégraphes. L.A. Dance Project, compagnie invitée.

Benjamin Millepied, direction artistique.

La jeune compagnie de danse de **Benjamin Millepied, L.A. DANCE PROJECT** ouvre la saison chorégraphique du Théâtre de Champs Elysées « **TranscenDanses** » avec un programme divers comprenant deux premières européennes et la création française de sa dernière production « On the other side ». Au programme : Forsythe, le jeune danseur-chorégraphe américain en vogue Justin Peck, la rarement vue Martha Graham… Une soirée avec tous les ingrédients, Made in America, pour plaire au plus grand nombre, néophytes et amateurs confondus.

Affinités sélectives en mouvement



La soirée commence avec la remarquable pièce de **William Forsythe** « **Quintett** », sur la musique minimaliste du compositeur contemporain anglais Gavin Bryars. 25 minutes de poésie et de lyrisme abstrait et ambiguë, avec la décontraction typique du style Forsythe, en l'occurrence revisitée par 5 danseurs sur la scène. Dans ce faux pas de cinq, les interprètes paraissent être dans une sorte de quête sinon existentielle, au moins expressionniste. Le tout pourtant non dépourvu d'amour ni d'humour, et en dépit de l'ambiance onirique installée par la musique répétitive, et les canons visuels qui en découlent, la performance n'est jamais pesante ni prétentieuse. Comme souvent le cas chez Forsythe, ses danses brillent par leur sincérité émotionnelle et

intellectuelle, même s'il n'est pas toujours forcément compris. La compréhension est peut-être un facteur clé pour la pièce qui suit, « Helix » de Justin Peck. Après une entrée au répertoire heureuse au Ballet de l'Opéra de Paris avec sa pièce « In Creases », nous voici quelque peu perplexes. « **Helix** » a tout pour plaire, belle musique d'Esa-Pekka Salonen, tenues alléchantes et simples de Janie Taylor, des danseurs de qualité. Or, la chorégraphie certainement non dépourvue de beauté, a du mal à captiver. Poétique mais pas réellement, entraînante mais pas vraiment. L'impression est en l'occurrence fugace, mais les 9 minutes furent … lentes.

Une toute autre chose, le curieux et heureux regroupement des danses de **Martha Graham**, mère de la Modern Dance. Il s'agît d'une séquence de trois duos extraits du documentaire « **A Dancer's World » (1957)**. Nous voici devant une ambiance remarquable, au caractère authentique, avec le je ne sais quoi d'étrange au travail du bassin, propre au style Graham. Les six danseurs des trois duos paraissent habités d'une dynamique particulière, pétillante mais pas frivole, et, même s'il s'agit des cinq danseurs de la première pièce, plus un sixième, ils ne sont presque pas reconnaissables tellement l'ambiance et la danse sont distinctes. C'est l'œuvre la plus ovationnée de la soirée ; nous nous réjouissons de voir des chorégraphies de Martha Graham sur scène, surtout parce que nous sommes de l'avis que son œuvre d'une valeur inestimable, reste trop peu présente dans les grands théâtres parisiens, sans justification.

Le programme se termine, évidemment, avec **la création française de « On the other side » de Benjamin Millepied**, dont la création mondiale eut lieu au mois de juin 2016. Exclusivement sur les musiques de Philip Glass, avec les costumes hauts en couleurs d'Alessandro Sartori, cette commande passée par Van Cleef & Arpels, est fabuleusement interprétée par la troupe. Mi-abstrait, mi-approximatif, le ballet de Millepied paraît raconter une histoire d'humains.

Des êtres qui peut-être s'aiment, se touchent, se cherchent, se perdent… sans pour autant avoir une narration claire. Nous avons droit à une symphonie chorégraphique à la musique (et parfois aussi la gestuelle) répétitive, avec des moments d'enthousiasme athlétique so American ; des tableaux de groupe parfois drôles, parfois fantasques, jamais choquants, et surtout des duos à l'homosensibilité saisissante ; celui de deux hommes a fortement touché le public qui inonde par la suite la salle de bravos abondants à l'adresse des interprètes.

Une soirée et un programme de découvertes et redécouvertes, avec des créations intéressantes et surtout une belle occasion de connaître les qualités du collectif de l'ancien Directeur du Ballet de l'Opéra de Paris. Des danseurs à l'entrain rafraîchissant, performant même un hymne à la modernité en mouvement dans un lieu emblématique de l'histoire de la danse au XXe siècle !

On the other side, création de Benjamin Millepied



PARIS, TCE. On the Other side de B. Millepied. 15-18 septembre 2016. Le Festival TranscenDanses au TCE s'ouvre en septembre 2016 avec la création de Benjamin Millepied (ex directeur de la danse de l'Opéra de Paris : 2013-2016) et sa nouvelle compagnie LA Dance Project. Première avec On the Other Side, couplé avec Helix, sublime

partition orchestralel (créée en 2005, création française en 2011, d'une énergie croissante spectaculaire et instrumentalement irrisée) de Esa Pekka Salonen, mise en ballet par le chorégraphe en résidence et aussi le danseur au sein de la troupe : Justin Peck.
A Paris, le L.A. Dance Project présente son travail spécifique sur la Modern Dance Américaine (marquée surtout récemment par Graham, Cunningham). Le programme associe ainsi l'écriture fondatrice de Martha Graham, la modernité de Forsythe (Quintett) et l'esprit nouveau de la relève avec la dernière création de Millepied (On The Other Side) et celle de Justin Peck, jeune soliste et chorégraphe résident au New York City Ballet.



La concision du trait de Millepied, sa conception millimétrée des tableaux collectif d'une saine et élégante motricité, l'élasticité rythmique des danseurs le positionnent tel le successeur du style new yorkais, porté avant lui par ses modèles Balanchine et Jerome Robbins. Ayant quitté le New York City Ballet en 2011, il a fondé dès 2012, le LA Dance Project pour réaliser son rêve : non plus danser mais dessiner de nouvelles chorégraphies et réinventer à sa mesure, le mouvement et l'idée moderne du ballet. Dans le théâtre parisien qui accueillit l'avant garde et l'impertinente créativité des ballets Russes, dont le scandale du Sacre du Printemps, Benjamin Millepied offre une soirée d'élégance et de créativité dansante qui souhaite être à la mesure de l'histoire du théâtre de l'Avenue Montaigne. Qu'en sera-t-il concrètement ? Réponse à partir du 15 septembre prochain.



LA Dance Project
Benjamin Millepied
Soirée Américaine
Les 15, 16, 17 (à 20h) et 18 (à 17h) septembre 2016
On the other side, création française
Philip Glass, musique
couplé avec, entre autres, HELIX, musique de EP Salonen
Justin Peck, chorégraphie
(première européenne)

RÉSERVER votre place pour la soirée LA Dance Project / Benjamin Millepied



Programme :

Quintett
William Forsythe, chorégraphie, scénographie, lumières
En collaboration avec Dana Caspersen, Stephen Galloway, Jacopo Godani, Thomas McManus et Jone San Martin
Gavin Bryars, musique (« Jesus’ Blood Never Failed Me Yet »)
Stephen Galloway, costumes

Duets
Moon, Star, White première européenne
Martha Graham , chorégraphie
Cameron McCosh, musique (musique du documentaire de 1957 sur Martha Graham A Dancer’s world : Martha Graham and her dance company).

Helix, première européenne

Justin Peck, chorégraphie
Esa-Pekka Salonen, musique
Janie Taylor, costumes

On The Other Side, création
Benjamin Millepied, chorégraphie
Philip Glass, musique
Mark Bradford, décors
Alessandro Sartori, costumes

Danseurs du L. A. Dance Project

Illustrations : Benjamin Millepied (grand format © A. Wagner), Ballet Quintett © R.Schude

LIRE aussi notre **compte rendu de HELIX, en création française en 2011, lors du festival Présence de Radio France, février 2011**

Opéra de Paris, Direction de la Danse : démission de Benjamin Millepied.



Opéra de Paris, Direction de la Danse : démission de Benjamin Millepied. Dans un communiqué qu'il a signé lui-même en date du 4 février 2016, le directeur de la Danse de l'Opéra national de Paris, confirme avoir pris la décision de cesser ses fonctions. Nommé en novembre 2014 par le directeur de la Maison parisienne, Stéphane Lissner, Benjamin Millepied avait remplacé Brigitte Lefèvre ; Fils spirituel de Balanchine, grand admirateur de l'avant garde newyorkaise (de Robins en particulier), il sera resté en poste un peu plus d'une année. Sa motivation fut depuis le début : « l'innovation » pour le rayonnement de l'Institution et pour l'épanouissement des danseurs.

Une programmation nouvelle et ambitieuse, la création de l'Académie chorégraphique et de la 3ème Scène, l'essor du mécénat mais aussi une nouvelle offre de soins pour le bénéfice des danseurs de la troupe… sont quelques uns des apports réalisés au sein de l'Institution par le directeur sortant. Benjamin Millepied motive sa décision en mettant en avant la charge trop absorbante liée à la gestion administrative, au dépend de son œuvre de chorégraphe. Diriger ou créer… l'intéressé a finalement tranché.

D'autres motifs sont également avancés par certains commentateurs : complexité bureaucratique du processus de décision, racisme insidieux, conservatisme ambiant, manque de soutien de sa hiérarchie…

Pour sa part, le chorégraphe conclut sa déclaration en précisant : « L'Opéra de Paris pourra toujours compter sur moi ». Le mari de Nathalie Portmann rejoindrait Los Angeles où réside sa propre Compagnie de danse, le « LA Danse Project ». La saison en cours à l'Opéra de Paris comprend deux créations…

Immédiatement et pour assurer la continuité de la fonction, Aurélie Dupont a pris la succession de Benjamin Millepied. A suivre.

LIRE aussi notre **critique complète du premier spectacle, Clear, loud, bright… création présentée par Benjamin Millepied à l'Opéra de Paris, septembre / octobre 2015 :**

Compte rendu, danse. Le 2 octobre, Opéra national de Paris. Clear, loud, bright… de Benjamin Millepied, création. Etoiles, Corps de Ballet de l'Opéra de Paris. Orchestre de l'Opéra de Paris.

Que vaut l'écriture du nouveau directeur de la danse à l'Opéra de Paris ? Culturebox diffuse en direct puis jusqu'en avril 2016, le nouveau ballet de Benjamin Millepied (intitulé "Clear, loud, bright"… Clair, Fort, Lumineux,…), artiste américain plus connu à New York qu'à Paris, jusqu'à sa récente nomination dans la Maison parisienne… c'est déjà son quatrième ballet pour Paris. Sa nouvelle chorégraphie entend rendre hommage aux deux figures qui l'ont marqué alors qu'il était

danseur à New York… Balanchine et Robbins.





Millepied nouvel arrivant dans la maison parisienne présente **un nouveau ballet en création (Clear, Loud, Bright, Forward… collectif de 16 jeunes danseurs**, fruit de sa collaboration avec le compositeur Nico Muhly), intercalé entre les sommets chorégraphiques signés Balanchine (Thème et Variations) et Robbins (Opus 19 The Dreamer), ses deux maîtres américains. Millepied fut danseur principal du New York City Ballet où Robbins participa à la demande de Balanchine comme directeur artistique associé à partir de 1949. L'apprentissage et l'expérience américaine de Millepied se ressentent particulièrement dans sa nouvelle chorégraphie conçue comme un hommage aux deux figures qui l'ont marqué comme interprète et aujourd'hui comme artiste chorégraphe, directeur de la Danse de l'Opéra de Paris… L'écriture très

démonstrative de Benjamin Millepied se dévoile ici dans un langage surabondant, sophistiqué et hyperesthétique, voire un rien artificiel, style *voyez comme je sais faire cela*, auquel répond un souci obsessionnel de la ligne, de la pose (style "Vogue" de Madonna, année 1990), le tout sur un rythme trépidant qui reste indiscutablement un bel hommage à Balanchine. Le suresthétisme des tableaux collectifs, flattant la courbure flexible des danseurs, exige une synchronicité parfois imprécise du corps de Ballet, en particulier chez les femmes. La nouvelle génération de danseurs parisiens est pourtant là, (Léonore Baulac, Letizia Galloni, Germain Louvet, Hugo Marchand…), ambassadeurs d'un glamour de facto très new yorkais. Pas sûr que cette surélégance qui aime se montrer, fasse un spectacle qui doit aussi toucher par sa profondeur. La technicité, l'esthétisme, la recherche de la pose élégante font-ils un style complet ? Le final qui singe les poses d'un défilé de mode montre aussi les limites d'une telle vision. Le décoratif se suffit il à lui même ? Les amateurs de Balanchine, admirateurs de la technicité synchrone, applaudiront. Les autres, attentifs et curieux quant au devenir de la Maison parisienne ainsi reformulé, pourront exprimer quelques réserves. La beauté des lumières et le dispositif tout en contrastes mouvant restent eux saisissants en épure poétique. C'est un magnifique spectacle dans sa globalité qui confirme l'étonnante élasticité acrobatique et athlétique des danseurs parisiens.

Compte rendu, danse. Le 2 octobre, Palais Garnier – Opéra national de Paris. Clear, loud, bright… de Benjamin Millepied, création. Etoiles, Corps de Ballet de l'Opéra de Paris. Orchestre de l'Opéra de Paris. Maxime Pascal, direction musicale. **A voir évidemment jusqu'au 11 octobre 2015 au Palais**

Garnier de Paris.



En direct sur internet : Clear, loud, bright… création de Millepied sur Culturebox

En direct sur internet. Le nouveau ballet de Benjamin Millepied en création à l'Opéra de Paris en octobre 2015. *Que vaut l'écriture du nouveau directeur de la danse à l'Opéra de Paris ? Culturebox diffuse en direct puis jusqu'en avril 2016, le nouveau ballet de Benjamin Millepied (intitulé « Clear, loud, bright »… Clair, Fort, Lumineux,…), artiste américain plus connu à New York qu'à Paris, jusqu'à sa récente nomination dans la Maison parisienne… Sa nouvelle chorégraphie entend rendre hommage aux deux figures qui l'ont marqué alors qu'il était danseur à New York… Balanchine et Robbins.*



Vendredi 2 octobre 2015 : spectacle de danse, " Balanchine / Millepied / Robbins " à l'Opéra Bastille à Paris, premier spectacle inaugurant la direction de Benjamin Millepied à l'Opéra de Paris au poste de Directeur de la Danse. VOIR le ballet " Balanchine / Millepied / Robbins " sur Culturebox (jusqu'au 2 avril 2016). Millepied nouvel arrivant dans la maison parisienne présente **un nouveau ballet en création (Clear, Loud, Bright, Forward… collectif de 16 jeunes danseurs**, fruit de sa collaboration avec le compositeur Nico Muhly), intercalé entre les sommets chorégraphiques signés Balanchine (Thème et Variations) et Robbins (Opus 19 The Dreamer), ses deux maîtres américains. Millepied fut danseur principal du New York City Ballet où Robbins participa à la demande de Balanchine comme directeur artistique associé à partir de 1949. L'apprentissage et l'expérience américaine de Millepied se ressentent particulièrement dans sa nouvelle chorégraphie conçue comme un hommage aux deux figures qui l'ont marqué comme interprète et

aujourd'hui comme artiste chorégraphe, directeur de la Danse de l'Opéra de Paris… L'écriture très démonstrative de Benjamin Millepied se dévoile ici dans un langage surabondant, sophistiqué et hyperesthétique, voire un rien artificiel, style *voyez comme je sais faire cela*, auquel répond un souci obsessionnel de la ligne, de la pose (style « Vogue » de Madonna, année 1990), le tout sur un rythme trépidant qui reste indiscutablement un bel hommage à Balanchine. Le suresthétisme des tableaux collectifs, flattant la courbure flexible des danseurs, exige une synchronicité parfois imprécise du corps de Ballet, en particulier chez les femmes. La nouvelle génération de danseurs parisiens est pourtant là, (Léonore Baulac, Letizia Galloni, Germain Louvet, Hugo Marchand…), ambassadeurs d'un glamour de facto très new yorkais. Pas sûr que cette surélégance qui aime se montrer, fasse un spectacle qui doit aussi toucher par sa profondeur. La technicité, l'esthétisme, la recherche de la pose élégante font-ils un style complet ? Le final qui singe les poses d'un défilé de mode montre aussi les limites d'une telle vision. Le décoratif se suffit il à lui même ? Les amateurs de Balanchine applaudiront. Les autres, attentifs et curieux quant au devenir de la Maison parisienne ainsi reformulé, pourront exprimer quelques réserves. La beauté des lumières et le dispositif tout en contrastes mouvant restent eux saisissants en épure poétique. C'est un magnifique spectacle dans sa globalité qui confirme l'étonnante élasticité acrobatique et athlétique des danseurs parisiens.

